

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS THE PUBLISHING CO.
LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de ré-
clamations, ventes, locations, etc., qui
se soldent au prix réduit de 10 sous
la ligne, voir une autre page du
journal.

TEMPERATURE.

Samedi 16 août 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Op- ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.	
Fahrenheit Centigrade	
7 h. du matin... 81	21
Midi..... 81	25
5 p. m..... 80	21
6 p. m..... 76	22

LES NOUVEAUX COLLA- BORATEURS DE L'ABEILLE.

Dans les rudes luttes de la vie
il n'est rien de plus réconfortant
que les sympathies effectives
qui nous viennent de haute sou-
ce. Aussi est-ce avec la plus
vive satisfaction que nous annon-
çons que "l'Abéille" compte deux
nouveaux collaborateurs. Fra
Ignotus et Yan de Case, un poète
et un prosateur, dont nous avons
publié les premiers articles dans
notre numéro du dimanche 3
août.

Ces deux écrivains distingués
ont déjà obtenu de brillants suc-
cès dans la presse. Ils sont l'un
et l'autre des fils du Midi, de
cette région privilégiée, si fer-
tile en grands hommes, à laque-
lle la France doit un grand nom-
bre de ses orateurs et de ses écri-
vains les plus éminents.

En mettant au service de "l'A-
béille" leur talent, leur plume
alerte et féconde, leur chaude
verve méridionale, Fra Ignotus
et Yan de Case obéissent à un
sentiment de pur patriotisme. Ils
connaissent les inappréciables
services que le journal auquel ils
donnent leur précieux appui, a
rendu dans le passé et est appelé
à rendre dans l'avenir, pour
maintenir en Louisiane la lan-
gue et les œuvres françaises. Le
président et la rédaction de "l'A-
béille" leur en expriment leur
vive gratitude.

MAURICE LAFARGUE,
Président-Gérant.

LA SOUSCRIPTION

Pour la restauration de la Cathé-
drale St. Louis.

Dans notre numéro du diman-
che 10 août, nous avons publié la
dernière liste des souscriptions
recus, à cette date, par M. Chas.
J. Théard. Le montant encaissé
s'élevait alors à \$16,418.50.

La souscription de la somme
nécessaire pour la restauration
de l'église métropolitaine du Sud
sera certainement couverte.

Les Louisianais ont les senti-
ments de piété filiale trop pro-
fondément ancrés au fond du
cœur pour laisser tomber en
ruines un édifice historique où
plusieurs générations de leurs
familles, ont été baptisées et ma-
riées, où les dépouilles mortelles
d'êtres qui leur étaient chers ont
reçu les dernières bénédictions
de l'église.

Nous adressons un appel cha-
loureux aux Français et aux ad-
mirateurs de la langue Française.

La chaire de la Cathédrale St.
Louis a toujours été occupée,
pendant le Carême, par des ora-
teurs éminents, que toutes les
personnes de haute culture sans
distinction de croyances religieuses,
venaient écouter non
seulement pour entendre un ad-
mirable exposé des innumérables
vérités du Catholicisme mais
aussi pour entendre parler notre
langue dans toute sa pu-
reté et dans toute sa suavité.

Nous nous adresserons de
transmettre au trésorier du com-
ité toutes les souscriptions, si
modestes qu'elles soient, qui
nous seront adressées par nos
lecteurs et amis.

MAURICE LAFARGUE,
Président-Gérant.

NOUVELLES DE M. DE LAAGE.

Notre directeur a reçu une let-
tre de M. Jules de Laage, qui est
allé passer l'été en France avec
sa famille. Après un arrêt de
quelques jours à New York, nos
compatriotes sont partis pour
Paris, où ils demeureront pen-
dant la majeure partie de leur
séjour en France.

M. de Laage a été très heureux
de revoir Paris, qui est toujours,
écrit-il, la merveille du monde
moderne.

IL FIT SON TESTAMENT ET FUT SON PROPRE HERITIER

C'était un brave savetier qui
toute la journée travaillait dans
son échoppe et gagnait miséra-
blement sa vie. Tel celui que nous
a dépeint La Fontaine, il chan-
tait du matin au soir et il était
sans aucun doute heureux de son
sort lorsqu'un beau matin la for-
tune s'abattit sur lui.

N'avoir pas un sou vaillant,
vivre au jour le jour et se trou-
ver soudain à la tête d'une rente
annuelle de six mille francs, c'est
là ce qu'on peut appeler une bon-
ne fortune, il nous semble, et comme
vous voudriez probablement en
recevoir une...

Si vous êtes possesseur d'un
billet de loterie, ou si vous at-
tendez la mort de l'oncle à héritage,
le hasard peut vous ména-
ger de ces surprises qu'il nous
coute peu, soit dit en passant, de
vous souhaiter ici. Mais ce qui,
en l'occurrence, est vraiment peu
banal, c'est que notre homme n'a-
vait ni l'un ni l'autre ni le billet,
ni l'oncle.

Seulement il ressemblait étran-
gement à un de ses concitoyen-
s, gros propriétaire de l'endroit, et
ce fut là le secret de sa fortune,
comme on va le voir.

Il y a quelque temps, dans une
petite ville du duché de Luxem-
bourg, mourait subitement un
des hommes les plus riches du
pays. Il était mort sans avoir fait
de testament, et le défaut de cet
acte allait priver la veuve de sa
succession, lorsqu'elle s'avisa d'un
expédition pour s'assurer de
l'héritage. Elle echa la mort de
son mari et fit venir chez elle un
vieux cordonnier son voisin, qui
était le sosie du défunt. Puis elle
lui expliqua ce que elle attendait
de lui. Il devait se mettre au lit,
chez elle, faire le malade, et dans
cette position, dicter un testa-
ment par lequel il abandonnait
tout son bien à sa femme. Sur la
promesse d'une bonne récom-
pense, le savetier accepta.

Dès lors chacun devait jouer
son rôle pour mener l'affaire à
bonne fin.

On fit venir le notaire. A son
arrivée, la dame, tout en larmes,
était plongée dans une affliction
profonde à la vue du danger qui
courait son cher époux. Puis le
tabellion adressa au pseudo-ma-
lade presque éreinté sous les cou-
vertures, les questions nécessai-
res pour qu'il manifestât sa volon-
té.

Le vieux cordonnier malin,
souponnant profondément et fai-
sant la mine d'un homme qui,
bientôt, va quitter cette vallée de
larmes, répondit d'une voix fai-
ble:

— Mon intention est de laisser
tout ce que je possède à ma fem-
me. Je veux toutefois qu'elle pré-
leve tous les ans sur ses revenus
une somme de six mille francs qu'
elle donnera à mon vieux ami le
cordonnier qui a toujours été un
bon voisin rempli d'égards pour
moi. C'est un fort brave homme
qui m'a rendu de signalés servi-
ces et qui mérite d'être secouru.
Je veux qu'il soit heureux pour le
reste de ses jours et qu'il n'ait
plus à travailler.

Le notaire transcrivit fidèle-
ment les dernières volontés du
moribond. La veuve fut frappée
comme d'un coup de foudre lors-
qu'elle entendit ces paroles, mais
elle n'osa rien dire, et pour cause.

Et voilà comment notre brave
savetier vit maintenant de ses
rentes et à la grande stupéfaction
il faut bien le dire, des gens de
son quartier...

A l'encontre de celui de la fable,
il n'a perdu ni sa voix, ni sa gal-
lé, et sa fortune ne l'empêche
pade dormir.

LE FRANÇAIS OFFICIEL EN ANGLETERRE.

On ignore peut-être que le
français, le vieux français, reste
la langue usitée dans certaines
proclamations royales en Angli-
terre.

Ainsi, lorsque le "King's Assent"
l'assentement du Roi, est donné
devant le trône, à la "Painted
Chamber", le clerk s'écrite dans
la langue de nos pères.

— Le Roy le veut.
De même, si le bill qu'il s'agit
d'approuver est un "money-bill",
le clerk ajoute, après une pronon-
ciation de révérence:

— Le Roy remercie ses bons su-
jets, accepte leur bénévolence, et
ainsi le veut.

Il n'est pas jusqu'à la fameuse
proclamation d'avènement au tro-
ne, faite du haut des marches du
Stock-Exchange, qui ne soit pré-
cédée de l'appel traditionnel des
hérauts français au temps jadis:
— Oyez!oyez! oyez!

Hélas! le temps a défigurés
vieux mot du pays français. Et
aujourd'hui, le héraut anglais,
flegmatique, crie trois-fois au
peuple:

— Oh! yes! oh! yes! oh! yes!

La beauté physique est rela-
tive: entre elle et la beauté abso-
lue, il y a la même différence
qu'entre le fini et l'infini.

Ailleurs nous publions une let-
tre de Mlle Grace King sur
Edimbourg et la littérature écossaise.
Nous croyons être agré-
ables à nos lectrices et lecteurs
en leur offrant deux échantillons
de cette littérature.

The Kiss (Robert Burns)
"Humid seal of soft affections,
"Tenderest pledge of future
bliss,
"Dearest tie of young connec-
tions,
"Love's first snowdrop, virgin
kiss."

Waverley Novels (Sir Walter
Scott)
"When a gentleman has made
"a mistake and he gets aware of
"it, the only thing he can do is
"to own it, and to say he is sor-
"ry for it."

Nous traduisons:
Le Baiser:
"Sceau humide de douces affec-
tions,
"Promesse la plus tendre de fé-
licité future,
"Nœud le plus cher de relations
nouvelles,
"Premier flocon de neige de l'A-
mour,
"Baiser de Vierge.

Waverley Novels:
"Quand un gentilhomme (un
"homme de bien) a fait une er-
"reur, et qu'il s'en aperçoit, la
"seule chose qu'il puisse faire
"est de l'avouer et de dire qu'il
"la regrette."

ON VOULAIT LES EX- PULSER, ILS S'IMPRO- VISERENT DENTISTES

C'est un bien singulier procès
que l'on juge actuellement à Mos-
cou.

Les accusés sont plus de cinq
cents, les témoins, trois cents et
ce sont tous des dentistes.

A la suite de quelles circon-
stances s'est effectuée cette bizar-
re mobilisation d'inculpés denti-
stes? Vous allez le comprendre.

En Russie, les juifs n'ont le
droit d'habiter librement que
certaines provinces nettement
déterminées. Dans les autres et
dans les grandes villes, à Moscou
comme à Saint-Petersbourg, cer-
taines catégories de juifs sont
seules admises à séjourner. Par-
mi ces catégories privilégiées, il
faut comprendre celle des den-
tistes.

Que firent donc les juifs dés-
ireux de tourner la loi et d'exercer
en paix le commerce qui leur
plairait le mieux? Ils s'improvi-
sèrent dentistes.

Cela fut facile. En s'inscrivant
pendant trois ans chez un profes-
sair diplômé ils passèrent en
suite devant une commission mé-
dicale la plus facile des examens.

Dans ces six dernières années
il y eut à Moscou des nuées de
dentistes qui n'arrachaient ja-
mais une dent mais qui, en re-
vanche, trafiquaient dur et trai-
taient tout autre chose que de
l'odontologie. Il était même de
venu difficile de rencontrer un
juif qui ne fût pas "zoubnoi
vratch", c'est-à-dire arracheur
de molaïres qualifié. Le pouvoir,
souponneux, s'amusait de voir une
profession si encombrée. Les den-
tistes véritables à leur tour
entrèrent en campagne et l'on fit
une loi nouvelle qui augmentait
de beaucoup le programme des
études nécessaires à l'obtention
du fameux diplôme de "zoubnoi
vratch".

C'était, croyait-on, fermer la
porte aux abus et du même coup,
permettre l'expulsion. Mais les
juifs russes sont persévérants. Il-
s'étaient dentistes envers et con-
tre tous. En belles et bonnes rou-
bles, ils réussirent à se procurer
des diplômes qui portaient une
date antérieure à la promulga-
tion de la nouvelle loi. La police
le sut. Il y eut de savantes en-
quêtes et l'on fit la chasse aux
faux dentistes. On découvrit mé-
me une agence complètement or-
ganisée pour vendre aux juifs des
diplômes antidatés. La mesure
était comble. Les poursuites
commencèrent, d'où le peu banal
procès d'aujourd'hui.

Il y a des montagnes de dos-
siers, une foule de témoins, des
patients, des clients, des denti-
stes pour de bon, des avocats émi-
nents, et tout cela pour savoir
s'il sera permis à un juif de
tablir dentiste à Moscou.

On ne voit ces choses-là qu'en
Russie.

LIGUE DE JEUNES FILLES CONTRE LE MARIAGE.

On a dit que les jeunes gens
d'aujourd'hui étaient des égoï-
stes. Et c'est une des raisons pour
lesquelles, parait-il, le nombre
des mariages va diminuant.
Mais ce défaut n'est pas particu-
lier au sexe fort, contrairement à
ce que vous pourriez croire, gen-
tes lectrices. Voici, en effet,
qu'on nous annonce de Mexico
que quinze jeunes filles, employé-
es dans les administrations publi-
ques viennent de créer une ligue
contre le mariage. Par une pro-

pagande discrète mais active, el-
les s'efforcent d'augmenter le
nombre de leurs adhérentes. L'ob-
jet de cette ligue est d'encoura-
ger le plus possible les jeunes
fonctionnaires mexicaines à rester
dans le célibat qui leur permet
une indépendance précieuse et
une vie plus large.

Voilà, n'est-ce pas, de l'égoïsme
tres compris, ou nous ne nous y
connaissions pas.

LA SITUATION AU MAROC

De la Presse Associée, de Paris:
Un de nos correspondants de
Tanger nous envoie le résultat
d'une conversation qu'il a eue ré-
cemment avec le général Lyautey.

— Il ne faut pas s'emouvoir
autre mesure des alertes et escar-
mouches qui ont eu lieu derniè-
rement. Il faut seulement maintenir
une unité absolue dans les mou-
vements et c'est ce à quoi je m'ap-
plique. En réalité, il nous faudrait
beaucoup plus de soldats, mais,
je connais et j'apprécie les rai-
sons qui interdisent au gouverne-
ment de rien distraire, dans une
période de tension européenne, des
forces actives et de réserve par
lesquelles est assurée la défense
nationale.

— L'œuvre accomplie est déjà
considérable?

— Certes, jugez-en. Les premi-
ers mois du protectorat ont été
consacrés au déblaiement, et grâce
à l'admirable élan de nos trou-
pes et de leurs chefs, nous avons
déblayé très loin. De Fez à Mara-
kech, on sait dès maintenant que
la paix française, base du déve-
loppement matériel et social du
Maroc, s'impose par la victoire à
qui ne l'accepte pas.

— A côté du besoin d'argent?

— Evidemment. Après notre éta-
blissement dans ce pays, il nous
faut l'organiser et le mettre en va-
leur; pour cela, l'argent est né-
cessaire. Cet argent nous sera
donné sous le contrôle des cham-
bres, c'est-à-dire et j'y tiens
avec toutes garanties quant à son
emploi. Il faut payer les créan-
ces du Makhzen, il faut ouvrir des
routes, instruments de commerce
et de pacification. Il faut aussi
que les directions, les services-cen-
traux et les états-majors puissent
s'installer ailleurs que sous les
tentés qui les ont abrités jus-
qu'ici. Ce sont là des dépenses de
première nécessité.

— Quelle est ensuite, d'après
vous, l'œuvre la plus utile?

— Ensuite il nous faut un port.
La France ne travaille pas au Ma-
roc pour elle seule. Nous avons
des devoirs aussi bien vis-à-vis
des commerçants étrangers que
vis-à-vis de nos nationaux. Aux
uns et aux autres nous devons
d'urgence un port où l'on puisse
débarquer en sûreté. Or, ce port
n'existe pas. Tout le monde s'en
plaint légitimement et, de ce fait,
le commerce subit actuellement
une crise terrible. Les plans,
heureusement, sont prêts. Dans
un mois, nous mettrons les tra-
vaux de Casablanca en adjudica-
tion.

En même temps, nous cré-
erons des hôpitaux et des écoles.

— Et puis?

— Et puis viendra la question
des chemins de fer, mais à cha-
que jour suffit sa peine, comme dans
toute œuvre sérieuse, il faut bâ-
tir les assises.

— Et au point de vue général?

— Que vous dirais-je? Le sul-
tan nous assure le plus loyal ap-
pui. Les puissances étrangères
observent à l'égard du protec-
torat une attitude courtoise dont
je suis reconnaissant. Le
pays s'intéresse à tous nos efforts.
Nous tâcherons de le satisfaire.

LES INCENDIES DE FORETS EN FRANCE

Les incendies de forêts se mul-
tiplient à tel point que la So-
ciété nationale d'agriculture a ju-
gé prudent et urgent de recher-
cher des moyens sérieux de les
circonscrire par des défenses na-
turelles et d'en annihiler presque
totalement les effets.

M. Marchal lui avait proposé
récemment des plantations igni-
fuges séparant par ilots les arbres
de nos forêts. M. Rivet, profes-
seur à l'Institut agronomique,
vient de reprendre et d'appuyer
cet excellent projet.

Il propose, comme M. Marchal,
des semis de lierre, de cactus et
d'autres plantes résistant au feu,
dont on formerait des haies d'i-
solement.

M. Audiffred a demandé la pu-
blication des rapports de ces deux
spécialistes. Ces rapports feront
l'objet d'une étude spéciale de la
Société d'agriculture, qui com-
munique prochainement au mi-
nistre de l'agriculture, un projet
d'ensemble pour la sauvegarde
des forêts françaises contre l'in-
cendie.

VOL DE GLOBES.

Des voleurs ont enlevé, hier
matin, du magasin de M. Steve
Giolla, 701 rue Bienville, des
globes et des réflecteurs électri-
ques valant \$15.

Lisez-le aujourd'hui

Le numéro d'automne de

"Butterick
Fashions?"



Toute femme qui tient à être
bien habillée, devrait lire immé-
diatement ce magnifique numéro
de cette publication illustrée.

L'assortiment chic et élégant est
aussi varié que nombreux.

Votre goût personnel est certain
d'être satisfait. Ce numéro con-
tient tout ce que vous pourrez
désirer pour votre garde-robe
ainsi que pour vos enfants; n'im-
porte quel patron de Butterick
à votre choix sera remis gratis
avec chaque numéro du journal
que vous achetez.

Demandez une copie de la der-
nière brochure de Butterick
Fashion. Demandez la: elle est
donnée.

Remarquez l'adresse
BUTTERICK'S
829 rue du Canal Nouvelle-Orléans

LE JUBILE DU CHOCOLAT.

Excelsior —
Il y a quatre cents ans exacte-
ment que le chocolat a été intro-
duit en Europe. Ce fut en Espa-
gne, en l'an 1513, en effet, que l'on
prépara pour la première fois la
délicieuse denrée. Son usage
avait été emprunté aux Mexi-
cains par quelques hardis navi-
gateurs de la péninsule ibérique.
Ils lui avaient donné les indigènes
du Nouveau-Monde et qui pro-
vient de l'assemblage des mots
"choco" (cacao) et "lail" (eau).

En France, le chocolat connut
rapidement une vogue étonnante.
Elle reçut sa consécration "offi-
cielle" lors du mariage de Louis
XIV avec Marie-Thérèse, fille de
Philippe IV. Cependant, les dé-
tracteurs ne manquèrent point, et
l'on cite un long mémoire du père
Brancaccio, daté de 1864, et inti-
tulé: "De uso et potu chocola-
tan diatriba," où le chocolat est
violemment pris à partie.

LE DANGER DES CHAPEAUX DE FEUTRE.

Lancet, le grand journal médi-
cal anglais, signale un fait des
plus importants, constituant pour
la clientèle de la chapellerie en
général un danger sérieux. La
préparation des feutres qui
servent à la fabrication des cha-
peaux aujourd'hui portés par tout
le monde se fait au nitrate de
mercure et ses ouvriers employé-
s à ce que l'on appelle le secré-
tage ou le frotement des poils
adhérents aux peaux (les plus usi-
gées sont celles de lapin) se trou-
vent exposés à l'intoxication mer-
curielle, qui peut avoir des
conséquences graves. Un chapeau
de feutre livré au commerce con-
tient 0.138 de mercure. On y
trouve aussi de l'arsenic. L'ache-
teur n'est donc plus sûr d'être à
l'abri sous cette coiffure, qui peut
lorsqu'il transpire, avoir des
inconvenients pour le tissu ca-
pillaire.

C'est terrible!

Un quinquagénaire en train de
se déplumer dit devant sa glace
et avec un soupir:

— Autres temps, autres mœurs
Autrefois je ne passais la main
dans les cheveux. A présent,
à chaque coup de peigne, ce
sont mes cheveux qui passent
dans ma main.

FUNERAILLE D'UN SUICIDÉ.

L'individu qui s'est jeté à l'eau
vendredi après-midi, était le
frère de George McLaughlin qui
est en prison accusé d'avoir
étranglé sa femme, James Mc-
Laughlin, le suicidé, a été enter-
ré, hier. Il laisse une veuve et
deux enfants. Les autorités judi-
ciaires ont permis à George Mc-
Laughlin d'assister aux funérai-
les de son frère. Il était gardé
par une escouade de police.

Lorsqu'une femme est heur-
tée toute la famille l'est également.

FLANEURS PUNIS.

Le recorder Gauthreaux a mis
à l'amende de \$15, plusieurs in-
dividus arrêtés par la police
pour être des habitués des quar-
tiers mal famés.

LA LOI GAY-SHATTUCK.

L'officier Hart a arrêté, hier
soir, au No. 900 rue Elmire, un
cabaretier nommé Anthony La-
bella, qui avait placé sa fem-
me au comptoir des consommations,
— ce qui est une violation de la
loi.

Le Meilleur
Brevage
sous le
Soleil---



Drink
Coca-Cola

Cette boisson est la bienvenue dans
toutes les parties, en tout temps
et partout
Elle est pétillante de vie et de douceur

**Délicieux
Rafrachissant
Desaltérant**

Demandez l'original—
Refusez les imitations

Dans les
Fontaines
de Soda
ou en
Bouteilles

THE COCA-COLA COMPANY, ATLANTA, GA.
Partout où vous voyez une flèche pointez au Coca-Cola.